

« Les arbres sont des créatures sociales et sociables »

L'écrivain américain Richard Powers fait des rois des végétaux les vrais héros de « L'Arbre-monde », son nouveau roman. Ces arbres si importants dans l'imaginaire littéraire et, matière première du papier, dans l'économie de l'édition

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR
FLORENCE NOUVILLE

Découvert en 1985 avec *Trois fermiers s'en vont au bal* (Cherche-Midi, 2004), Richard Powers est l'un des écrivains les plus puissants de la scène littéraire américaine. Après des études de physique, il se lance en littérature, explorant les relations entre sciences (physique, génétique), technologies et art (la musique en particulier). Il reçoit en 2006 le National Book Award pour *La Chambre aux échos* (Cherche-Midi,

2008). Dans son douzième roman, *L'Arbre-monde*, ses héros mesurent près de 100 mètres de hauteur et sont vieux de plusieurs siècles : ce sont les arbres autour desquels s'enroulent les destins de neuf personnes convergeant vers la Californie, où un séquoia géant est menacé de destruction. Un éco-roman dont l'auteur explique qu'il a profondément changé sa propre manière d'être au monde et ses liens avec les autres vivants, les « non-humains ».

Pour l'écriture de ce roman, vous vous êtes installé dans les Appalaches. Et vous n'en êtes pas revenu. Vous vivez avec et parmi les arbres. Qu'est-ce qui vous frappe ?

J'ai été stupéfait de découvrir, pendant les six ans passés à faire des recherches pour ce roman, que 95 % à 98 % des forêts américaines avaient été abattues. Toutes les forêts de feuillus originelles ont disparu. J'avais lu qu'un des rares endroits où l'on peut encore trouver des vestiges de la forêt primaire est l'arrière-pays reculé des Great Smoky Mountains. Il y a trois ans – j'étais encore immergé dans l'écriture –, je suis allé les voir, dans le Tennessee. Je pensais savoir à quoi m'attendre. J'avais tort ! Au moment où j'ai pénétré dans la forêt primaire, j'ai compris à quoi ressemblaient les forêts de ce pays lorsque les Européens sont arrivés. A quoi elles ressemblaient il y a des milliers d'années, depuis la fin de l'ère

glaciaire. Dans une forêt primaire, les sons, les odeurs, les sensations sont différentes. La biodiversité est d'une richesse qui saute aux yeux, même pour un néophyte en langage des arbres.

« L'Arbre-monde », votre roman, suggère que ces derniers ont beaucoup à nous dire...

Tous, de l'aralie épineuse – la « canne du diable », bizarrement tordue, aux énormes feuilles composées – à l'imposant tulipier – qui peut atteindre sept ou huit mètres de circonférence – ont beaucoup à nous apprendre. Exemple ? Un arbre isolé attaqué par des insectes est capable de diffuser des insecticides pour se défendre. L'arbre émet des signaux chimiques aéroportés pour prévenir ses congénères, qui peuvent ainsi se protéger. Ou pourrait dire que les arbres

s'associent en un vaste système immunitaire partagé. Plus incroyable : ils peuvent être reliés par des filaments de champignon qui s'insinuent dans les cellules des racines et tissent une toile souterraine sur des kilomètres carrés. Ces réseaux fongiques s'apparentent à une immense économie solidaire qui unit même des espèces différentes. Les arbres partagent leur nourriture et leurs remèdes. Un sapin de Douglas géant peut renflouer un bouleau malade ou rabougri ! Les arbres sont des créatures bien plus sociales et sociables que nous ne l'imaginons. Il n'y a pas d'individu isolé dans une forêt.

Le fait que les arbres aient un « plan de développement », comme vous dites dans la si belle histoire du châtaignier de l'Iowa, sur une échelle de

temps considérable, ne rend-il pas les destins de vos personnages humains quasi dérisoires en comparaison ?

La vie humaine n'est en aucun cas dérisoire. Mais nous ne sommes pas l'unique centre de la création. S'il y a une dimen-

« Quand j'ai dit à mon entourage que j'écrivais un roman où les arbres sont des personnages parmi d'autres, j'ai senti du scepticisme »

sion politique dans mon roman, c'est celle-là : il y a du sens en dehors de nous, humains. Et nous devons changer notre façon de l'appréhender. La fiction, qui fait directement appel aux affects, à l'identification et au besoin de récit, est une arme unique pour influencer sur les cœurs et les esprits, comme les statistiques et l'argumentation peuvent rarement le faire.

L'idée que les arbres peuvent prendre soin les uns des autres est présente dans les mythes comme celui de Philémon et Baucis. Redécouvrons-nous aujourd'hui ce que les Anciens savaient depuis longtemps ?

Quand j'ai dit à mon entourage que j'écrivais un roman où les arbres sont des personnages parmi d'autres, j'ai senti du scepticisme. Mais plus je mesurais les relations de dépendance entre arbres et humains, plus je me demandais pourquoi il existait si peu de livres de ce type. Puis j'ai pris conscience du fait qu'une grande part de la littérature place le non-humain au cœur de l'imaginaire (*lire ci-contre*). Depuis les mythes grecs et les fables d'Ovide jusqu'à l'animisme



ÉCLAIRAGE Le cœur de la littérature bat au plus profond des bois

À MESURE QUE LES FORÊTS DISPARAISSENT, grandit le besoin nostalgique d'en humer l'humus dans les pages. Et les succès en librairie célébrant racines et frondaisons se multiplient, à l'instar de *La Vie secrète des arbres* (Les Arènes, 2017), dont les deux versions (texte et illustrée) cumulent à ce jour 700 000 exemplaires vendus en France. Pour Robert Harrison, professeur à l'université Stanford (Californie), la raison en est simple : les bois sont tapissés « de souvenirs enfouis, de peurs et de rêves ancestraux, de traditions populaires, de mythes et de symboles plus récents [qui] partent en fumée dans les incendies de déforestation dont on entend tellement parler aujourd'hui ». Dans *Forêts. Promenade dans notre imaginaire*

(Champs, 2018), version réactualisée de son essai consacré à la littérature occidentale, il poursuit : « *Ces feux nous émeuvent pour des raisons qui échappent partiellement à notre entendement ; ils nous font réagir à un autre niveau, celui de notre mémoire culturelle.* »

Un univers à l'écart

L'Occident a, en effet, défriché son espace au cœur des forêts, auxquelles se sont opposées ses institutions dominantes – la religion, le droit, la famille, la cité. « *Dans la forêt, on perdait toute humanité, on ne pouvait être qu'en deçà ou au-delà de toute humanité. (...) La bestialité, la chute, l'errance, la perte – telles sont les images que la mythologie chrétienne associera de plus en plus aux forêts* », assure

l'universitaire. Domaine des fées et des persécutés à la fois profane et sacré, celles-ci forment un univers à l'écart. Elles ont donné refuge aux amants et inspiration aux écrivains, qu'elles dépayserent, enchantent ou terrifient. De l'épopée de Gilgamesh à la poésie d'Andrea Zanzotto, de *Roland furieux* aux contes de Grimm, des chants de Virgile aux récits autobiographiques du philosophe et naturaliste Henry David Thoreau, force est de constater que la littérature est née dans les bois. Dans *La Douceur de l'ombre. L'arbre, source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours* (Fayard, 2013), l'historien Alain Corbin rappelle que l'arbre – « *château aérien* », la formule est de Chateaubriand –, porte en lui l'écriture dans le liber, pellicule végétale située entre le bois et l'écorce,

et étymologie latine du mot « livre ».

Selon Oliver Gallmeister, dont la maison d'édition permet au lecteur français de découvrir le meilleur du *nature writing*, la conscience de la force et de la fragilité des forêts est à l'origine de la littérature américaine, laquelle s'est définie dans le rapport à la nature et aux grands espaces. Dès 1823, explique-t-il, James Fenimore Cooper, dont il vient de rééditer en poche *Les Pionniers* (518 p., 12 €), alerte sur la transformation des bois en terres agricoles et témoigne de la destruction des ressources naturelles sur laquelle se bâtit la jeune démocratie. Le futur auteur du *Dernier des Mohicans* note que quelques années ont suffi pour que la conquête de l'Ouest modifie le paysage qu'il a connu. ■ M. S.



Dans une forêt américaine. Image extraite de la série « Fog ». NOAH KALINA

abattre les arbres car, s'il y avait moins d'arbres, il y aurait moins d'incendies...

Cette déclaration grotesque mais dévastatrice me met en rage. En l'espace de vingt mois, cette administration a entrepris de démanteler l'essentiel d'une législation environnementale cruciale, conquise de haute lutte. Plus rien n'est en sécurité aux Etats-Unis, pas même nos parcs nationaux, dont certains sont déjà offerts en pâture à l'exploitation mercantile. Cette remarque ahurissante de Trump s'inscrit dans une vision paternaliste qui place les hommes au-dessus des femmes, les Blancs au-dessus des autres races, les Américains au-dessus des autres nations, et confère aux humains un pouvoir absolu sur tous les êtres vivants.

La domination de l'homme sur le non-humain n'est pas la solution. Comme le dit dans le roman ma petite bande d'activistes : le contrôle tue, l'union guérit. Si

« En l'espace de vingt mois, l'administration Trump a entrepris de démanteler l'essentiel d'une législation environnementale cruciale, conquise de haute lutte »

nous voulons continuer à vivre sur cette planète, nous devons œuvrer à rétablir les innombrables connexions qui nous lient au monde non humain. Encore une fois, pendant des millénaires, la littérature a fait de ces connexions une matière à récits. Les romanciers sérieux d'aujourd'hui doivent se remémorer ces récits et ces mythes, et entreprendre d'en inventer de nouveaux. Nous ne sommes pas seuls au monde. Il est grand temps de faire connaissance avec nos voisins et de revenir sur terre. ■

Lire la version intégrale de cet entretien sur LeMonde.fr/livres

dans la tradition européenne du conte populaire, ou aux panthéismes des littératures indigènes, les arbres sont partout, représentés comme des créatures actives, avec des besoins et des desseins. Ce n'est qu'avec l'essor d'un huma-

nisme individualiste et utilitariste en Occident que notre littérature a sombré dans l'obsession exclusive d'une psychologie intime qui n'assigne de sens qu'à l'individu, comme si les humains offraient la seule histoire possible. Peut-

être nous sommes-nous persuadés d'avoir pris définitivement l'ascendant sur la nature. Que ce qui se joue entre humains et non-humains est désormais scellé en notre faveur. Pourtant, la nature revient nous hanter et la grande épopée

de notre tentative de survie sur Terre se rejoue sur un mode urgent et tragique.

Après les incendies qui ont ravagé la Californie cet été, le président Donald Trump a déclaré qu'il faudrait

■ L'ARBRE-MONDE
■ (The Overstory),
■ de Richard Powers,
■ traduit de l'anglais (Etats-Unis)
■ par Serge Chauvin,
■ Cherche-Midi, 550 p., 22 €.

Ces forêts dont on fait des livres

En France, les éditeurs s'efforcent de limiter l'impact écologique de la consommation de papier. Mais ils peuvent mieux faire

ENQUÊTE

MACHA SÉRY

Le paradoxe eût été que *L'Arbre-monde* contribuât à la déforestation par le papier utilisé pour la fabrication du livre. Vérification faite, il n'en est rien. A la fin de l'édition française du roman de Richard Powers, figure le label FSC (pour Forest Stewardship Council), lequel certifie que les fibres de cellulose proviennent de forêts gérées durablement, à savoir que la quantité de bois coupé n'y dépasse pas le volume de biomasse poussé la même année. Son éditeur, Le Cherche-Midi, est dans une démarche éco-responsable, comme l'ensemble du groupe Editis auquel il appartient, et dont 99 % de la production est désormais labellisée FSC. « Nous contrôlons l'intégralité de la filière, de l'arbre jusqu'à la page imprimée, explique Richard

Dolando, directeur des achats des matières premières chez Editis. Nous avons 44 marques éditoriales et plusieurs typologies de papier (blancheur, grammage...). Avec certains fournisseurs, le problème est de trouver des approvisionnements certifiés, ce qui entraîne un léger surcoût. »

Avec 422 millions d'exemplaires imprimés chaque année, l'édition française consomme 185 000 tonnes de papier par an, soit 6 % du marché, selon une enquête du Syndicat national de l'édition (SNE) de décembre 2017. Pourtant, si le secteur est dans un cycle vertueux depuis vingt ans, des problèmes n'en subsistent pas moins. D'abord un déficit de transparence vis-à-vis du lecteur. Directeur de la communication et du développement durable du groupe Hachette Livre, Ronald Bluden admet que la commission « environnement », dont il est le vice-président au SNE, peine à mobiliser ses adhérents sur le sujet. Moins d'une dizaine d'éditeurs, sur les 650 adhérents, se déplacent aux séances. La

même enquête indique que 93 % du papier acheté en 2016 serait certifié (FSC, PEFC – Pan European Forest Certification) ou recyclé, contre 73 % en 2012. Mais ces chiffres semblent surévalués. Le SNE reconnaît qu'il faudrait augmenter le nombre de répondants pour améliorer la qualité de l'échantillon. En outre, « 25 maisons ont indiqué qu'elles n'étaient pas en capacité d'évaluer leur consommation de papier, soit parce qu'elles ne sont pas outillées pour le faire, soit parce qu'elles n'achètent pas leur papier en direct (ce sont leurs imprimeurs qui achètent le papier pour elles) et qu'elles n'ont que partiellement accès aux informations ».

Selon une étude de synthèse publiée en mars par l'ONG de protection de l'environnement WWF France, l'édition jeunesse (20 % du marché) constitue un « segment à risques », car la quasi-totalité des exemplaires sont produits dans trois pays d'Asie (la Chine loin devant la Malaisie et Singapour). Constat : 90 % des titres consultés n'indiquent pas

les mentions obligatoires permettant de connaître, en partie, les risques associés à la fabrication d'un livre. Autrement dit, la qualité du papier et de l'encre, ainsi que le pays d'impression. 63 % des imprimeurs identifiés sont dépourvus d'un label environnemental, ou sans traçabilité connue.

L'édition française consomme 185 000 tonnes de papier par an, soit 6 % du marché, selon une enquête du SNE

Faute de réponse des intéressés (1 pour 60 sollicitations), WWF a fait analyser en laboratoire 108 papiers contenus dans 60 livres édités par 8 maisons d'édition : Auzou, Fleurus, Gallimard Jeunesse, Hachette Jeunesse, Milan, Nathan, Pi Kids, Piccola. « Notre analyse n'a pas détecté de fibres d'arbres à bois durs tropicaux, contrairement à des

études précédentes (...). En revanche, l'étude révèle qu'aucun livre n'est composé à 100 % de papier ou carton recyclé et que la grande majorité des livres est exclusivement composée de fibres vierges. » Les papiers utilisés proviennent en partie de plantations industrielles qui ont remplacé les forêts primaires tropicales. Au sein de son panel, WWF décerne un satisfecit à Nathan, dont 37,5 % des livres testés présentent une garantie de gestion durable des forêts grâce à la certification FSC. Outre l'Asie, plusieurs pays européens (Italie, Belgique, Roumanie) présentent un danger potentiel en raison

d'importations massives de pâte à papier provenant du Brésil, fabriquée avec du bois d'eucalyptus. Un désastre pour la biodiversité, mais aussi une hausse assurée de gaz à effet de serre (GES), l'eucalyptus stockant moins de carbone que la forêt primaire. Depuis 2011, Hachette Livre calcule les émissions de GES causées par son activité et celles de ses

fournisseurs (papetiers, imprimeurs, transport, etc.). En quelques années, le groupe est parvenu à les diminuer de 16 %.

« Hélas, il n'existe en France qu'une usine spécialisée dans le recyclage pour l'édition, rappelle Ronald Bluden, et elle a du mal à se procurer la quantité de fibre vierge suffisante pour alimenter le marché. » De fait, 2 % des pages imprimées en 2017 sont issues du recyclage, d'après le SNE. Richard Dolando le déplore : « En France, nous pourrions nous donner les moyens de trier et recycler davantage le papier, comme nous avons l'habitude de le faire pour le verre. » Filiale de l'allemand Bertelsmann, l'éditeur américain Penguin Random House s'est ainsi fixé un objectif de 100 % de papier recyclé ou certifié FSC d'ici à 2020. Or, selon une étude TNS/Sofrès qu'Hachette Livre a fait réaliser en 2010, les clients, spécimens de livres en main (l'un en fibre vierge, l'autre en papier recyclé), seraient disposés à payer 1 euro supplémentaire en faveur de l'économie circulaire. ■